

Estelle, 44 ans,
avec ses deux filles,
Ilona et Emma.



PHÉNOMÈNE UN BÉBÉ APRÈS 40 ANS!

Comme Estelle, elles sont de plus en plus nombreuses à enfanter à la quarantaine. **Des maternités tardives, pas toujours simples, mais aussi épanouissantes que les autres.**
Enquête et témoignages.

Samantha et Claudine se sont rencontrées dans un café de leur quartier, grâce au patron qui les a présentées :

entre « vieilles mères », elles devaient avoir des choses à se raconter. Le mot « vieilles » les fait sourire. Claudine avait 45 ans, Samantha 40 ans, toutes deux enceintes jusqu'aux yeux de leur premier enfant. Profitant pleinement de ce moment, après des années consacrées à des carrières intenses et à une vie sociale bien remplie. Leurs histoires pourtant n'ont rien à voir : célibataire, Claudine est tombée enceinte sans l'avoir voulu ; de leur côté, Samantha et son mari essayaient depuis trois ans d'avoir un bébé et avaient réussi grâce à une fécondation in vitro (FIV). Leurs fils sont maintenant des super-copains de jeu.

« Je n'ai pas eu à réfléchir longtemps avant de décider de le garder, se souvient Claudine. Deux heures de panique où je me suis dit : cela n'arrivera pas d'autre fois, je le garde, c'est un don du ciel. Je l'ai un peu imposé au père, mais on a trouvé un mode de fonctionnement qui nous convient. » Plus jeune, elle a mis fin à d'autres grossesses non désirées. Mais pas une seconde elle ne le regrette : « Entre 25 et 45 ans, j'ai fait tout ce que j'avais envie de faire, j'ai voyagé, j'ai gagné pas mal d'argent sur les marchés financiers, j'ai fait plein de choses avec mes potes. Avoir Merlin à 45 ans, je trouve ça super : je n'ai pas l'impression de sacrifier quoi que ce soit, je suis plus patiente, parce que moins stressée, et j'ai une certaine aisance financière qui facilite les choses. »

Samantha est d'accord, à plus de 40 ans, « c'est super-comfortable ». Même si, pour en arriver là, elle a dû se battre. Elle a rencontré son mari à 35 ans. Le temps de profiter de leur amour, de se marier, deux ans ont passé. « Tout cela me paraissait normal. » Mais quand ils ont voulu avoir un enfant, très vite, on les a orientés vers une fécondation in

vitro. « J'avais une obsession, de la puissance d'un rouleau compresseur : avoir un enfant. » Enceinte de jumeaux, elle en a perdu un, décédé in utero à six mois de grossesse. Mais « la grossesse a été tellement magique que je suis retournée dans le bureau du médecin pour en faire un deuxième ». Re-FIV, re-grossesse gémellaire, avec complication. Mais, grâce un « suivi par des équipes formidables », un second fils est né. Elle avait 42 ans.

Il y a quelques années, ces désirs tardifs d'enfants étaient inimaginables : on parlait de grossesses dangereuses après 35 ans, de la stigmatisation sociale des « enfants de retraités », de l'égoïsme de ces mères. Aujourd'hui, tout cela est daté. Et pour cause : le nombre de femmes qui accouchent après la quarantaine a plus que triplé en vingt ans (de 8 000 à 28 000 en 2007), et continue de progresser. Interrogez celles qui à l'approche de la quarantaine rêvent d'un enfant ou qui viennent de rencontrer un homme : elles se verraient bien avoir un bébé jusqu'à 43, 44 voire 45 ans. Sans avoir l'impression de transgresser quoi que soit. D'autant plus que, passé le cap des fausses couches du premier trimestre, ces grossesses ne sont pas particulièrement risquées. « Les complications telles que l'hypertension artérielle, le diabète, la prématurité de l'enfant, la césarienne et l'hémorragie à la délivrance augmentent avec l'âge, mais, bien suivies, ces grossesses se déroulent sans problème dans leur majorité », explique le D^r Joëlle Belaïsch-Allart, chef du service obstétrique de l'hôpital de Sèvres.

Ces femmes le disent bien : elles n'ont pas l'impression d'avoir l'âge de leurs ovaires. Parce qu'elles sont en pleine forme à 40 ans, parce qu'elles sont actives, et pour un bon moment encore, vu le recul de l'âge de la retraite à 67 ans, parce qu'elles ne se voient vieilles que dans trente ans, l'espérance de vie étant de 84,5 ans pour les femmes... Les raisons qui les mènent à repousser l'âge de la maternité sont d'abord sociétales : études longues, précarité économique, investissement des femmes dans leur carrière, immobilier hors de prix pour installer une famille (surtout dans Paris)... Auxquelles s'ajoute la difficulté à rencontrer un père pour son enfant ou à convaincre son conjoint que le temps presse.

Bonnes ou mauvaises raisons ? « Les deux à la fois, répond la psychanalyste Monique Bydlowski, auteure de "Je rêve un enfant" (Odile Jacob). Car, quand elles souffrent de ne plus pouvoir avoir un enfant, les femmes regrettent

UN BÉBÉ APRÈS 40 ANS

parfois les occasions perdues. Elles peuvent se demander : "Qu'ai-je fait de ma potentialité ?" Et s'interroger sur ce qui se cachait derrière ces bonnes raisons : étaient-elles au service d'un refus plus profond ? » Refus de l'engagement ? De se sacrifier comme leur mère ? D'abandonner le modèle du compagnon idéal pour se coltiner la réalité du couple ? C'est d'ailleurs parfois à la dernière limite que certaines tombent amoureuses, juste avant qu'il ne soit plus possible d'enfanter.

Désirer un enfant à plus de 40 ans, c'est aussi chercher à redonner un sens à sa vie à l'heure de la crise du milieu de vie. « La question qu'on se pose alors n'est pas seulement qu'ai-je fait de ma vie ? Mais puis-je encore la donner ? souligne Monique Bydlowski. Il faut cependant répéter aux femmes que faire un enfant n'est pas la seule façon de donner du sens à la vie : on peut faire preuve de créativité, militer, être grand-mère... » A moins que, justement, ce dernier enfant ne soit voulu pour conjurer l'âge. Il n'est pas rare en effet qu'il pointe son nez lorsqu'une fille d'un premier mariage arrive en âge de procréer, manière de refuser ce passage d'une génération à l'autre.

De plus en plus souvent, c'est en tout cas une deuxième histoire d'amour qui ravive le désir d'enfant : 25 % des naissances chez des mères de 40 à 44 ans sont issues d'une remise en couple, contre 10 % il y a vingt ans. Sylvie, par exemple, a eu une première fille, il y a vingt-six ans. Elle l'a élevée seule. A 34 ans, elle a rencontré Philippe. « Il avait trois enfants encore jeunes, on s'est dit qu'on allait attendre qu'ils grandissent, et j'ai arrêté la pilule à 40 ans. » Mais quand, à 45 ans, il a fallu abandonner les traitements d'aide à la fertilité, elle était inconsolable. « Il m'était insupportable de ne pas pouvoir donner d'enfant à l'homme que j'aime. » C'est finalement à 46 ans – quand elle a lâché prise – qu'elle a attendu sa petite Manon, née en août dernier.

Ces couples sont souvent les plus jusqu'au-boutistes dans leurs démarches pour procréer, allant jusqu'à persévérer au-delà de la limite de remboursement de Sécurité sociale fixée à 43 ans. « Aucun des deux ne veut que l'autre puisse lui reprocher de ne pas avoir tout tenté, analyse la psychanalyste Myriam Szejer (1), fondatrice de l'association La Cause des bébés. Pourtant, cela ne correspond pas toujours au désir profond des deux. Mais un refus pourrait devenir dans le couple un casus belli pour celui qui vit comme une castration de ne pas avoir d'enfants, de ne pas accéder à cette étape de la vie. » « Le désir d'enfant aussi puissant soit-il ne suffit pas à tomber enceinte », comme l'a réalisé Samantha pendant son parcours d'aide médicale à la procréation (AMP). Les statistiques de la fertilité sont, à ce titre, sans appel : à plus de 40 ans, les chances d'être enceinte tous les mois passent en dessous de 6 %. Une femme a 75 % de chances d'avoir un enfant dans les douze mois si elle a 30 ans, elle n'en a plus que 44 % à 40 ans, 28 % à 43 ans, 17 % à 45 ans...

« Pourtant, de plus en plus de femmes se lancent dans un projet d'enfant vers 41-42 ans, persuadées qu'elles vont le mener à bien », observe Marie-Claude Benattar (2), gynécologue, spécialiste de l'infertilité. Mauvaise information ? Déni ? La plupart des quadras savent pourtant que leur



SOPHIE : « MON PETIT DERNIER SURPRISE À 46 ANS »

« J'ai le sentiment d'avoir eu deux vies : j'ai d'abord élevé pendant dix ans ma fille aînée, puis j'ai rencontré Alex, dont j'ai eu deux autres enfants, à 43 ans, puis à 46 ans. Deux naissances spontanées qui défient les lois de fertilité. Quand on s'est rencontrés, j'avais 38 ans et Alex 27. Je n'étais pas du tout là-dedans, je voyageais beaucoup. Il m'a très vite demandé si j'étais d'accord pour avoir des enfants et j'ai senti mon horloge biologique cavalier à grande vitesse. J'ai d'abord fait une fausse couche avec un curetage dont mon utérus a mis deux ans à se remettre. Cette période a été très dure parce que l'enfant passait avant le couple. Cela devenait une obsession. J'ai fini par tomber enceinte d'Elijah. Mon mari en voulait un deuxième, alors nous avons commencé une procédure d'adoption. Mais, assez vite j'ai réalisé que j'étais enceinte d'Abel. Une surprise totale. En fait, quand j'avais essayé, c'était plus pour voir si je pouvais encore avoir un enfant, mais je n'étais pas vraiment prête. Un petit dernier, vingt ans après la première, c'est quand même super-fatigant. C'est un vrai don de soi. Je me rends très disponible, je le cajole, je sors peu pour être avec mes enfants. Mais, d'un autre côté, ils m'aident à ne pas vieillir trop vite : ce n'est pas que je ne veuille pas vieillir, mais faire beaucoup de choses avec eux me rajeunit. »

UN BÈBÈ APRÈS 40 ANS



horloge biologique tourne et s'accrochent aux statistiques. S'il y a 6 % de chances de tomber enceinte, pourquoi pas elles ? Surtout, avec les progrès de la médecine, les couples en sont venus à croire que, avec un coup de pouce de l'AMP, ils auront leur bébé. Une idée fausse. « L'AMP a ses limites, qui sont celles de la fertilité, explique Marie-Claude Benattar. Après 42 ans, on a beau les stimuler, les ovaires ne répondent que dans 5 % des cas. » Quant aux fécondations in vitro, leur taux de succès chute à 10 % à 40-41 ans, 6 % à 42-44 ans et 1 % à partir de 45 ans. « Le principal risque après 40 ans, ce ne sont pas les complications médicales, c'est de ne pas réussir à avoir d'enfant », souligne en effet la gynécologue Joëlle Belaïsch-Allart. Or, pointe-t-elle du doigt, les images des célébrités qui exposent leur gros ventre entretiennent la confusion : elles disent rarement si elles sont tombées enceintes grâce à un don d'ovocytes. « La seule technique à ce jour qui efface les effets de l'âge », souligne-t-elle.

On ignore aujourd'hui quelle est la part exacte des naissances tardives dues à un don d'ovocytes. Bien que la démarche soit légale en France chez les femmes « en âge de procréer », en raison de la pénurie de donneuses, les ovocytes disponibles sont réservés aux femmes risquant de perdre leur fertilité pour raisons médicales. Les plus de 40 ans ont donc tendance à passer les frontières et à le cacher à leurs médecins. Les comités d'éthique coïncent, mais la médecine avance : le Pr René Frydman vient, pour la première fois en France, de mettre au monde des jumeaux conçus à partir d'ovocytes congelés. Une révolution, encore illégale, qui ouvre de nouveaux espoirs à celles qui ne renoncent pas à leur projet d'enfant.

ISABELLE DURIEZ

(1) A dirigé avec René Frydman « La Naissance. Histoire, cultures et pratiques d'aujourd'hui » (Albin Michel).

(2) Auteure d'« Enceinte à 40 ans » (Editions J.Lyon).

CAROLINE : « UN CADEAU DE LA VIE À 42 ANS »

« J'ai été grand reporter pendant vingt ans de Kaboul à Bagdad. Cela aurait été un peu dingue d'avoir un enfant dans cette vie-là. Le jet-lag et les voyages en plus dérèglent l'horloge biologique et je ne retrouvais pas toujours mon homme au bon moment. Vers 37 ans, j'ai commencé à me dire que ce serait bien quand même que nous ayons un enfant. Il m'a fallu un an, entre reportages et annulations de rendez-vous, rien que pour faire la batterie de tests hormonaux avant de commencer les traitements. Je les ai suivis entre deux avions, mes piqûres dans ma trousse de toilette. A 40 ans, j'ai fait une première FIV qui s'est soldée par une fausse couche. En 2009, je me suis retrouvée aux portes de Gaza. J'avais un rendez-vous pour faire une autre FIV dix jours après, mais je ne savais pas si, une fois entrée dans Gaza, je pourrais en sortir. J'ai appelé mon médecin pour savoir si on pouvait décaler. Il m'a posé un ultimatum : si je voulais cet enfant, je devais faire cette FIV. J'ai choisi, je suis rentrée à Paris. La FIV n'a pas marché. Mais ma décision était prise : j'allais adopter une vie sédentaire. Eléonore est née le jour de la Saint-Valentin 2010. Je ne cours plus les lignes de front, mais je ne regrette rien : j'ai vécu ce que je voulais, sans frein à ma carrière, sans être frustrée de rater quoi que ce soit. Cette petite fille très désirée suffit amplement à mon bonheur. Un frère ou une sœur ? Pourquoi pas ? Mais je ne suis pas certaine d'avoir envie de repasser par les hormones pour y parvenir. C'est déjà miraculeux que ça ait marché une fois. »